

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Internat et personnalité : La
spontanéité du comportement

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 56-60

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

INTERNAT ET PERSONNALITÉ *

La spontanéité du comportement

La communauté cependant n'est au jeune un milieu favorable à l'éclosion de sa personnalité que s'il consent spontanément d'abord aux conditions de vie commune de l'internat, au groupe ensuite, à ces camarades-là dont il se sent et se déclare solidaire.

L'homme raisonnable sait se soumettre aux conditions nécessaires, au « donné » d'une situation ; ce « donné » est ici un ensemble d'adolescents réunis dans une même maison, régis par un même règlement, administrés par une même autorité, en vue d'étudier, de se former, et, grâce à ces études, à cette formation, de devenir des personnalités agissantes en telles situations futures.

La première disposition de l'interne, s'il veut que l'internat, loin de le ravalier, l'aide et le soutienne dans l'œuvre de devenir quelqu'un, consiste donc à consentir à ce donné : un règlement, un horaire, un emploi du temps. C'est une nécessité que ne peut éluder le jeune qui veut sérieusement se former ; il serait seul qu'il devrait se fixer son règlement et son emploi du temps ; s'il veut en vérité, en sincérité, et non en apparence, acquérir la formation à laquelle conduisent ses études, il faut qu'il accepte les conditions de son travail comme le sculpteur accepte les conditions de dureté du marbre, comme le maçon accepte les conditions d'équilibre du mur, comme l'agriculteur accepte les conditions de température et de saison. Il faut qu'il consente encore à cet autre « donné » qu'il est un adolescent, un « mineur », qu'il a besoin, pour devenir un homme, du secours de l'adulte, d'un « majeur » par rapport à lui, qui l'aide à se débarrasser de ce qu'il y a encore d'infantile en lui, en classe, il va sans dire, mais à l'internat aussi : l'indécision, la paresse, la fantaisie, l'inconstance, provenant d'une volonté insuffisamment solide et durcie ; et ce qui

* Cf. « Les Echos de St-Maurice » de janvier 1938.

provient d'une intelligence insuffisamment avertie : où se trouvent, pour la personne ou pour le groupe, le bien et le mal, la raison ou la passion, le réel ou l'illusion. La jeunesse ne devient elle-même, ne se connaît elle-même, et ce qu'il y a en elle de qualités et de défauts, que par l'adulte, mais un adulte qui se voue à elle, qui l'aime, qui a fixé sans retour ni réticence sa destinée et son salut à l'aider à devenir elle-même, à dépasser chaque jour son stade d'imperfection, d'hétéronomie pour s'approcher de sa personnalité autonome. Voilà deux « donnés », le règlement et l'autorité, auxquels l'interne doit consentir.

Et comment consentir ? Je ne mâcherai pas le mot ni ne l'enroberai d'hypocrites précautions : en obéissant, mais j'ajoute : d'obéissance spontanée. Il obéit, le sculpteur qui se plie aux conditions du marbre ; il obéit, le maçon qui se plie aux conditions de la pesanteur ; le paysan qui se plie au rythme des saisons, obéit. Ni les uns ni les autres ne trouvent tyrannique de se soumettre au réel, au « donné » qui commande leur action. Tous les hommes de bon sens acceptent les conditions, le « donné », de leur état, de leur profession. Le fondement de l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes n'est autre que la soumission à l'emploi, la fidélité au « service ». Les jeunes que leur volonté conjugée avec celle de leurs parents réunit en vue de leurs études et de la formation de leur personnalité n'ont qu'à se soumettre à ce réel, à ce « donné », qui est la vie en commun d'après un règlement et la direction d'un adulte — que je suppose revêtu des qualités convenables — exerçant l'autorité. Mais j'ajoute, et j'y tiens : d'obéissance spontanée.

Est spontané le mouvement qui part du dedans, qui n'est pas imprimé du dehors, par voie de contrainte extérieure, d'intimation étrangère. Si vous admettez que jamais vous n'arriverez à quelque compétence, à quelque culture, sans une règle de conduite, sans une sage distribution du temps, acceptez l'une et l'autre, parce que vous le voulez. Si vous admettez qu'il est inadmissible que vous imposiez aux autres votre règlement à vous, votre horaire à vous, comme il est inadmissible que les autres vous imposent le leur, acceptez d'un assentiment personnel celui que l'autorité chargée de veiller au bien commun impose à tous, justement pour épargner à la communauté studieuse des discussions infinies, des disputes, des clabauderies, des scissions et du

« chahut ». Acceptez comme raisonnable, une fois pour toutes, d'obéir aux adultes qui vous gouvernent, sachant qu'ils vous rendent service en vous gouvernant, vous permettant de vous livrer sans autre souci à votre travail de classe et à la joie de vous plaire ensemble dans la paix de la communauté.

Il est de toute sagesse de se lier d'un acte d'obéissance spontanée par l'esprit et non sous l'emprise de la contrainte extérieure. *Alligatus Spiritu*, disait de lui-même S. Paul. La majuscule signifiait que l'Esprit-Saint le liait. Et vous aussi. Il n'y a rien de si intime, de si personnel, que Dieu en nous, plus nous-mêmes que nous-mêmes, et rien n'est plus spontané que l'obéissance que l'Esprit de Dieu nous inspire. La spontanéité de l'obéissance d'un interne chrétien est le mouvement que Dieu suscite et qui l'emporte vers Dieu dans des conditions de règlements et de supérieurs où le dit interne ne sait voir que la manière dont Dieu manifeste, je ne dis pas sa volonté, mais son amour provoquant un amour réciproque. L'obéissance s'exalte en amour et rien n'est plus nous en nous que notre amour.

C'est pourquoi la force propulsive de l'obéissance spontanée vient non du supérieur et de son règlement, mais de l'inférieur et de son amour. C'est d'en bas, de ceux qui obéissent, que l'acte reçoit ce que le jargon du jour appellerait son « potentiel » le plus efficient. Justement parce que vous y voyez votre bien, votre avenir, votre salut et le témoignage de votre fidélité d'amour, vous vous portez au-devant des conditions de votre formation humaine, de votre perfectionnement chrétien : vous sentant devenir, en vous soumettant plus spontanément au « donné » de culture et de grâce, plus forts et plus riches de possibilités d'avenir. Justement parce que la volonté de Dieu se manifeste par ces règlements et ces commandements, indiquant à votre amour le chemin par lequel vous marcherez plus directement à son amour, ce chemin vous devient cher ; vous y avancerez avec allégresse, comme le pas de qui aime est allègre, qui l'approche de l'aimé.

Que vous demande en somme l'autorité ? De consentir à la vie commune, de vous lier spontanément à la communauté, par votre bon esprit, *alligatus spiritu*, avec une minuscule, cette fois-ci. Les classes et les études lient beaucoup, suscitant des intérêts intellectuels communs : lectures,

explications d'auteurs, sciences, interminables et chaudes discussions d'idées, d'opinions, si chères aux étudiants. Les professeurs, leurs qualités, leur originalité et leurs... originalités, tout cela lie encore ; et de même les intérêts de récréations, de musique, de sport, de théâtre, de promenades, comme aussi finalement de manger en commun, de dormir en commun ; on s'est adapté aux coutumes, aux autres, aux têtes, à l'horizon ; on se sent chez soi dans ce milieu. Et c'est comme la substance matérielle de la communauté.

Bien plus attachant est le sentiment d'être quelqu'un dans et par la communauté. Au dehors, devant le public, et par lui-même, le collégien est un gamin sans importance. Coiffé de sa casquette, il acquiert l'importance de l'établissement dont il porte les insignes. On lui attribue les qualités qu'on prête, l'estime qu'on porte à l'ensemble des professeurs et des élèves. On respecte en cet éphèbe l'avenir de personnalité, d'influence sociale, qu'on attend de la culture et de la formation que dispense cette maison, le renom qu'elle s'est acquis dans le passé. Le collégien le constate, s'attache à elle, éprouve à son égard le sentiment de la solidarité du membre au corps. Dans l'internat même, à mesure que les années s'écoulent et qu'il grandit, ne constate-t-il pas également qu'il joue un rôle de plus en plus étendu, de plus en plus effectif, qu'il est considéré de ses cadets et de ses émules ; il devient une personnalité aux yeux de ses pairs, ce qui est un gage qu'il le deviendra bientôt aux yeux de ses concitoyens. Si l'enfant vit surtout dans le moment présent, l'adolescent, lui, est tendu tout entier vers l'avenir. Il y projette le rêve et l'espoir d'une existence active, utile, honorée, d'y jouer largement son rôle de personne. Pour réaliser ce dessein, et d'abord pour s'introduire dans une situation, il a besoin que les autres l'accueillent et l'admettent. S'ils l'estiment, les anciens lui feront place, lui accordant leur confiance, parce qu'il ne s'est pas montré inférieur à ses tâches dans la communauté studieuse dont il faisait partie, s'est même acquis quelque considération d'intelligence et de sociabilité auprès de ses maîtres et de ses camarades. Voyant qu'il est quelqu'un dans la communauté scolaire, le jeune peut en conclure qu'il continuera de l'être parmi ses concitoyens. Il a donc foi en son avenir sur la garantie du présent communautaire.

Et puis la communauté a un passé, des traditions, une réputation. On est fier de prolonger ce passé, de raviver ces traditions, de confirmer cette réputation. On ne doit pas se laisser abuser par l'air détaché avec lequel certains affectent d'en parler ni par les « blagues » par lesquelles les jeunes cachent volontiers leurs vrais sentiments ; les professeurs « blagués » sont souvent les mieux aimés. Tout cela renforce l'esprit communautaire et la spontanéité de l'adhésion.

Tout cela est bon, tout cela est nécessaire ; cela ne nous suffit pas. Ce peut être un égoïsme élargi, un égoïsme de coterie, de clan, de classe, de nationalité, plus haïssable encore que l'autre, car plus subtil, plus puissant, plus mal-faisant : les autres pensent comme moi, je m'adjoins paresseusement à eux ; ou : les autres peuvent me servir, unissons nos intérêts. Il importe de dépasser le stade de la solidarité utilitaire pour entrer dans la ghilde de la charité : je ne suis quelqu'un que dans la mesure où je sers ; ma vie n'a de prix que si je la consacre à autrui ; les dons que Dieu m'a départis, j'ai à les mettre en valeur au bénéfice de mon prochain, qui est actuellement la communauté de mes camarades d'internat ; je ne vaudrai devant Dieu et devant les hommes que dans la mesure où je me serai renoncé pour le bien de l'ensemble de mes frères ou de d'un ou l'autre dans l'ensemble. L'esprit de charité discret et joyeux contribue plus que tous les autres liants à fondre le groupe en un ensemble habitable et cordial ; l'œuvre d'éducation en communauté est, non seulement possible, mais bien avancée, lorsque l'esprit n'en est qu'une application à l'internat du second commandement de la Loi. Mais celui-ci dérive du premier : Tu aimeras ton Dieu de toute ton âme et de toutes tes forces. On est communautairement ce qu'on doit être quand on s'est donné aux autres et par les autres à Dieu. L'internat n'est ce qu'il doit être que lorsque cet esprit d'amour y règne et le vivifie. Il cesse alors si bien d'être déprimant que la personnalité y peut naître et même s'épanouir.

(à suivre)

Eugène DEVAUD

Professeur à l'Université de Fribourg